

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 47

Artikel: La bonne aventure
Autor: L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208217>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LO SONDZO A GAMBIE

GAMBIE s'etai z'on z'u maryà avoué la felhie à Tschouràva, mè n'avai min z'u d'einfant. Se l'a adi fè dài révo quemet clli que l'a fè l'autrhì, faut pas être maul' èbahie de cein. A-te quemet lo racontâve :

« Le révavo que pétivo à bor d'au lé et que i'avè dzà prà quaque bolliat, quand, tot d'on coup, vaité que mè pi lequant et mè vaite que dein l'iguie la tita la première. Mè relâivo et mè trâovo dèvant onna granta carrière, iô l'etai écrit : CIEL. Saint-Pierro gardâva la porta ein fomeint sa pipa ào sélâo.

— Que vâo-to? que mè fâ.

— Voudri guegnî votron ottô po vère se lè z'affère sè passant ice quemet per vè tsi no, que lâi dio.

— Cò i-to?

— Su Gambie, vo séde prau! Gambie, que l'a maryà la felhie à Tschouràva! Gambie, de Rondzequa.

— I-to d'appareint à n'on certain Gambie que l'a z'u einveintâ le bruleau?

— Ne crâo pas pire.

— Qu'a-to dein ton sat?

— Ié quaque bolliat que ié pétî su lo quié.

— Eh bin, bâille-lè mè. Mâ faran bin plièzi, du que n'en è min remedzì du lè Noce de Cana. Et pu tè montrer si bocon lo Paradis, lo Purgatoire et l'Einfè. Seulameint ein Einfè on è tot sein dessu dèzo. On profite justameint de lo fêre reteni on bocon, remettre lè bâodérón, câ lâi a ora on mouî d'Etalien que vîgnant de Tripoli. On lâi avâi jamé rein refet, ma fâi, n'etai pas on Einfè de sorta. Nion lâi voliâve mè allâ. Po coumeinef tè farî vère lo païlo qu'on lâi dit : *Païlo dâi z'âme*.

On arrevâve adan dein onna granta tsambra, tota plinna de trâblliâ quemet dein onna câva a fromâdzo. Clliau trâblliâ étant pliein de verro, quemet clliau de cabaret. Cein qu'etai lo plie courieu lè que dein clliau verro lâi avâi quemet de l'ôlio. Et pu, lè z'on quasu eintatalâ, dâi z'autro la mafti, ào bin rein qu'onna liafetta ào fond.

— T'i possiblio que de verro, que ie dyo. Qu'è-te cosse por on affère.

— Cein, lè lè z'âme de ti lè dzein de la terra. Tsacon l'a son verro perquie su clliau trâblliâ.

— Mâ, ein a que sant tot plien d'ôlio!

— Lè clliau que l'ant oncora bin grand temps à vivre; clliau que lau reste quasu rein sant à dâi dzein que vant binstout passâ l'arma à gautse.

— Lâi su-io assebin?

— Bin su. Tserse pi perquie, su clliau trâblliâ, lè justameint clliauzique de Rondzequa.

Manque pas. Lâi avâi dâi beliet su ti et l'etai rein que dâi dzein de Rondzequa : Fourdyet, Babino, Bafresi, Bézetroûre et ti lè z'autro, tant que mîmameint lo min que l'etai écrit ein groche lettre : *Gambie*.

Vo pouâide peinsâ se ié guegnî po vère cein que mè restâve d'ôlio. Melebâogro! quasu pe rein : d'onna boûna fisâe, on arâi bu tot cein que lâi avâi.

L'eté dein ti mè z'etat. Ie châvo quemet on bolondzi que l'eimpate. Et, justameint à clli momeint, on dèmandave Saint-Pierro ào téléphone.

Ma fâi, ne fê ne ion ne dou, et tandu que Saint-Pierro avâi lo tiu veri ào téléphone, ie guegno lo verro que l'etai lo pie proutse dao min. L'etai écrit su lo beliet : *Mère Tschourâva* (peinsa-vo vâi : ma balla mère!) et l'etai oncora bo et bin pliein. Adan onn' idée de la metsânce mè passe pè la titâ : tot bounameint, l'einfato mon dâ dein lo verro à ma balla-mère po preindre on bocon de son ôlio et lo laissi dégottâ dein lo min. Mè dépatso de fêre clli commerce onna dozanna de iâdzo, que dza mon verro s'impliessâi tandu que clli de ma balla-mère sè voudyive...

Tot d'on coup, ie mè reveillo et vâo dè coûte mè ma fenna tot'ein colère que mè chacozaï et mè grulâve quemet on pèrâ.

— Bâogro de caion, que mè desâi, t'a pas binstout fini clli commerce; vaïtc omète onna dhizanna de coup que te mè pliante lo gran dâi amon lo perte dau... nâ et que te mè lo pane pè lè potte.

MARC A LOUIS.

Prière. — Pries-tu quelques fois le bon Dieu? demandait la petite madame A... à son mari, qu'elle tourmentait souvent.

— Oui, répondit M. A... et surtout depuis que je suis marié.

— Bon, dit-elle, votre « surtout » m'intrigue. Et que lui demandez-vous donc, depuis que vous m'avez fait l'honneur de m'épouser?

— La patience, madame.

A LA GARE

(Composition faite par une élève de 15 ans.)

DIN, din; din, din, le disque sonne et l'on aperçoit au contour de la voie, les trois gros yeux blancs de la locomotive.

Enfin! se disent quelques voyageurs fatigués de battre la semelle sur le quai; les uns soupirent, d'autres sont moins pressés de quitter leurs parents ou amis. Les employés sortent de leur bureau; l'un court abaisser les barrières, tandis qu'un autre charge une dernière caisse sur la charrette et l'approche de la voie, afin qu'elle soit à proximité du fourgon du train. Il arrive, on charge ou décharge ballots de toutes sortes, et voyageurs, pendant que le mécanicien dont la gorge est desséchée, boit à longs traits au goulot de la fontaine; il regarde d'un air envieux la belle enseigne du café de la gare; le chef de gare remet quelque papier au conducteur, signe un carnet que lui présente le chef de train, s'échauffe et bouscule tout, c'est qu'il y a encore un wagon à prendre et le train a déjà du retard. Bon, encore un grand diable d'Allemand qui n'a pas son billet. Le pauvre recule devant la rebrouée du chef de gare qui renverse tout, frappe les portes qui n'en peuvent mais. A l'angle du quai, une bonne vieille qui accompagne son ainée explique à l'épicierie que sa fille a eu un diplôme et que grâce au ministre elle a une bonne place de régente chez des Russes. Et tout cela avec un fort accent broyard.

Le train manœuvre encore un moment, puis le signal du départ est donné. « Adieu; porte-toi bien, tu m'écriras; salue bien l'oncle. » En voici encore deux qui s'embrassent encore; une autre qui est atteinte d'une explosion de larmes avant de monter en voiture et un bon vieux qui est affligé de la manie de secouer les mains à tout le monde!

Puis le train s'ébranle et tout à coup à chaque fenêtre c'est une succession de petits drapeaux blancs qui s'agitent...

Bon voyage.

(Authentique.)

LA BONNE AVENTURE

MADAME est seule à la maison. Soirée d'hiver longue et fastidieuse. Monsieur est au cercle. Justine, la bonne, — une jeune femme que madame a connue toute gamine — tient compagnie à sa maîtresse en ravaudant des bas. Conversation languissante. Madame lit les annonces du journal. Tout à coup, elle dit :

— Encore une diseuse de bonne aventure. Faut-il être bête pour donner de l'argent à ces femmes.

Justine ne répond pas.

— Crois-tu aux jeux? demande madame.

Justine fait un petit geste douteux.

— J'en fais quelquefois!

— Toi?

— Oui, madame. Ma tante m'a appris.

— Oh! par exemple, c'est trop fort. Tu plaignantes.

— Non, madame!...

— C'est sérieux?

— Si madame le désire, je pourrais...

— Oui, rien que pour la singularité du fait. As-tu des cartes?

— Certainement.

Et Justine court à sa chambre et revient avec un jeu neuf.

— Voici, dit-elle en s'asseyant. Si madame veut brasser, puis couper de la main gauche... Merci. Oh! une vilaine coupe. Le neuf de pique... chagrin, pleurs.

— Qu'y aurait-il là d'étonnant!

Les cartes maintenant sont alignées sur la table. Il y en a dix-sept, Justine, en prenant trois à la fois et choisissant toujours celle de plus grande valeur sur deux de même espèce : cœur, pique, trèfle ou carreau.

— Je prends, madame, en trèfle, reine de trèfle... Un, deux, trois, quatre, cinq...

A partir de cette carte indiquée, elle compte jusqu'à la cinquième suivante et annonce, alors, très gravement, avec un petit froncement de sourcil et non sans avoir réfléchi pendant quelques secondes, la signification prophétique du papier imagé :

— A la nuit... un, deux, trois, quatre, cinq, une visite... un, deux, trois, quatre, cinq, une visite d'homme de loi ou d'un médecin, d'un homme âgé, important...

— M. Weiss, l'électricien, l'ami de mon frère.

— Non, non, c'est quelqu'un de nouveau, quelqu'un d'étranger. Voyez... il fait une route... un, deux, trois, quatre, cinq... il n'est pas à la porte, mais sa visite est prochaine... un, deux, trois, quatre, cinq. Oh! oh! mais, mais, mais,... qu'est-ce que cela signifie? plusieurs personnes, une réunion, comme une assemblée d'affaires, monsieur y est... le roi de trèfle.

— Et des femmes? demande madame.

— Non! non!

— Tant mieux!

— C'est-à-dire... Voyons... une femme, oui; mais c'est probablement moi, la dame de carreau... on a besoin de mes services, ça n'a pas d'importance... Un, deux, trois, quatre, cinq... Tiens!... oui, oui... Eh! bien, madame peut s'attendre à une grande colère. Oh! une grande colère... causée par cet homme... Tout cela est clair... Ce vieux, l'assemblée, la colère, les larmes... Voyez donc ce neuf de pique... Il y a encore la maladie...

— Ah!

— La maladie... un, deux, trois, quatre, cinq... avec cette colère vient un changement... c'est curieux. Ah! si ma tante était là, elle dirait ça mieux que moi... La fin est embrouillée, mais il y a un éclat, une tempête... Oui, madame, une tempête... Et j'y suis mêlée...

Madame, incrédule, rit de l'air grave de Justine interrogant l'oracle et qui répète entre ses dents :

— Oui, oui, un changement, un changement...

— Ce serait en effet curieux, dit sa maîtresse, car je ne prévois aucune chose semblable... si c'est la maladie...

— Oh! fait Justine, ce n'est pas une affaire de santé... c'est autre chose... je ne vois pas quoi... Voulez-vous brasser encore et couper, s'il vous plaît, de la main gauche! c'est ça, merci!... je vais faire les plots, seulement six... Pour vous... pour la maison... à vos pieds... à votre tête... ce qui vous croise... ce qui ne peut manquer d'arriver.

En prononçant chacune de ces petites phrases, elle posait une carte, sur laquelle elle en plaçait ensuite une autre, puis encore une autre et lorsque les six furent ainsi deux fois couvertes elle les releva, plot après plot et en traduisit le mystérieux langage.

— Pour vous..., mais c'est certain, madame, une colère, une grande colère... Pour la maison, un changement... A vos pieds, une femme, la dame de carreau, c'est moi... Vous me marchez dessus... A votre tête, monsieur... Ce qui vous croise, encore ce vieillard, cet homme important... Ce qui ne peut manquer d'arriver... une route, un voyage même. Vous ferez un voyage... assez lointain... Oh! on n'en peut douter. Ce neuf de carreau, ma tante le prend toujours pour un voyage, et ça n'a jamais raté. Une longue route... pas immédiatement... Voyez, la dame de trèfle et le neuf de carreau sont séparés par ce pique... Assurément, cette route ne se fera qu'après bien des ennuis... je le crains... Ah! il va y avoir du fourbis dans cette maison, je ne me vois pas fixe.

Madame sourit, toujours sceptique.

— Oh! madame peut rire, s'écrie Justine, en branlant la tête et subitement grave, il y a quelque chose dans l'air qui n'est pas naturel.

— Tais-toi... Enfantillage que tout cela... Laisse ces cartes!

Mais Justine est trop convaincue de ces vérités prophétiques pour ne plus interroger l'autre; tenant le jeu de sa main gauche, elle y prend des cartes, au hasard et s'en applique la signification.

— Et moi aussi, une colère, une grande colère... un changement, un départ... Non pas un voyage, mais un départ... Ah! madame verra, madame verra, il y aura du drôle.

— C'est bon, laisse cela, maintenant.

La jeune fille obéit et demeure silencieuse, tandis que madame, malgré son scepticisme, pense aux prédictions de Justine et se demande un peu inquiète, quel sera le changement dont on la menace... quoi qu'elle en ait le mystère l'effraie et la crainte superstitieuse l'envahit.

L. DE LA B.

L'oubli profitable. — Un ouvrier couvreur, employé à des réparations, fourrait chaque jour dans sa poche quelques morceaux de plomb qu'il allait revendre.

L'entrepreneur le surprend une première fois, lui pardonne en raison de ses supplications et de ses promesses, et ne tarde pas à s'apercevoir que ses larcins continuent. Il le surveille et le prend sur le fait.

— Malheureux, tu es donc incorrigible?

Et l'ouvrier, avec un air de profonde sincérité:

— Que voulez-vous! quand je ne vole pas, il me semble que j'oublie quelque chose.

SOUS LES DRAPEAUX DE LL. EE.

III

OUTRE ces deux classes principales, qui formaient la milice d'infanterie bernoise, la milice active et la milice restante, il en existait une troisième intermédiaire, les *fusiliers*. Son origine était la suivante: dans certains moments où la levée partielle de l'armée était nécessaire, comme pour une garde prolongée de frontières ou un secours à envoyer à un canton confédéré, on avait, dans le but de ménager l'armée active, extrait des compagnies de la milice restante un certain nombre de jeunes gens non mariés, dont on forma des corps spéciaux dits *fusiliers*. La levée de ces corps se faisait d'après une proportion qui variait souvent. Lors de la campagne de 1712, elle était d'un homme sur trois de la milice restante.

Il existait à cette époque quatre régiments de fusiliers, dont deux allemands et deux romands. Ces régiments étaient de 1000 hommes, à 10 compagnies de 2 officiers et 98 sous-officiers et soldats. Afin de ménager les communes, leur solde était à la charge de l'Etat. Le temps de service du fusilier n'était pas précisé d'une manière exacte, celui-ci pouvant être libéré avant

l'âge requis quand il avait été appelé à faire un service actif et prolongé.

Pendant la durée de la guerre de 1712, on paraît avoir fait une nouvelle levée d'un homme sur trois dans les compagnies de la milice restante. Elle produisit 8933 hommes, dont on forma quatre nouveaux régiments de fusiliers, plus forts que les anciens. On eut ainsi 8 régiments de cette arme, de force inégale, il est vrai. L'institution des fusiliers, qu'on avait laissé subsister après la campagne de 1712, s'écarta bientôt de sa destination première, car on ne pouvait pas empêcher les jeunes gens de se marier pendant qu'ils étaient inscrits sur les rôles de ce corps.

On eut donc bientôt autant d'hommes mariés parmi les fusiliers que dans l'armée active, et comme ces derniers ne se distinguaient du reste en rien de celle-ci sous le rapport de l'armement, de l'équipement et de l'instruction, et que l'Etat avait aussi pris à sa charge, depuis 1712, la solde de l'armée active, il n'y eut bientôt aucune différence entre ces deux catégories. On abolit donc, vers le milieu du siècle, l'institution des fusiliers, et l'on n'eut, comme précédemment, que l'armée active, dont l'effectif fut porté à 21 régiments, et la milice restante ou sédentaire.

Le régiment à 10 compagnies était l'unité tactique de l'infanterie bernoise. Néanmoins le rouage intermédiaire du *bataillon* ou *groupe de bataille* était en usage depuis la réunion provisoire de deux ou plusieurs compagnies, que l'on paraît avoir volontiers placées sous le commandement du plus ancien capitaine. C'est ce qui eut lieu en 1656 et en 1712. En 1759, les régiments furent définitivement scindés en bataillons réglementaires, lesquels recurent, en 1782, un état-major permanent.

Pour la première fois, l'infanterie bernoise fut répartie, en 1712, en brigades de 5 à 6 bataillons. L'état-major d'une brigade se composait d'un *colonel brigadier*, auquel était attaché un *major* ou *adjudant de brigade*. Nous y trouvons encore un *colonel quartier-maître*, un *colonel vaguemestre*, un *payeur* et un *secrétaire* employé au service des subsistances. Plus tard, on adopta une répartition fixe de l'armée. Les 21^e régiments de la milice active formèrent 9 brigades à 2 ou 3 régiments territoriaux. Les brigades portaient le nom des contrées où elles se prélevaient. Il y en avait trois du pays romand. En 1796, on forma les premières divisions. Elles se composaient de 2 brigades d'infanterie, 4 compagnies de chasseurs, une compagnie de carabiniers¹, un régiment de dragons et 24 bouches à feu.

(La fin samedi.)

Amour et progéniture. — Un Anglais voulait épouser une charmante personne, mais elle refusait constamment son consentement.

Comme elle paraissait l'aimer, il lui demanda avec tant d'insistance le motif de ses refus, qu'elle finit par lui avouer que par suite d'un accident elle avait dû se faire couper une jambe et la remplacer par une jambe mécanique. Elle redoutait que cela ne refroidît sa tendresse.

L'Anglais protesta que ce fait ne changerait en rien ses sentiments; mais elle resta inflexible.

Alors l'Anglais, prétextant un voyage, se fit

¹ Régiments de Konolfingen, de Zollikofen, de Seftigen, de Sternenberg, d'Aarbourg, de Berthoud, de Wangen, de l'Emmenthal, d'Aarau et Brugg, de Lenzbourg, de Zofingen, de l'Oberland, de Thoune, de Simmenthal, de Nyon, de Morges, de Lausanne, de Vevey, de Moudon, d'Yverdon, d'Aigle. — Bataillons de Bürén et d'Avenches. — Compagnie franche d'Aigle.

² La compagnie franche d'Aigle, formée en 1751 et composée de 100 volontaires armés de la carabine, fut l'origine du corps des carabiniers. On forma, en 1768, trois autres compagnies de ce genre dans l'Oberland. Le tout forma plus tard un corps spécial, placé sous un commandement particulier.

couper une jambe. Lorsqu'il fut guéri, il retourna vers la demoiselle, qui fut si touchée de ce trait qu'elle consentit enfin au mariage.

Quelqu'un devant qui on racontait cette anecdote dit :

— C'est certain, je les ai beaucoup connus, à preuve que tous leurs enfants sont nés avec une jambe de bois.

Les Hauts Faits de la Bande des Ormes, par JOSEPH AUTIER (1 vol. in-12. Prix, fr. 3. Attinger frères, éditeurs, Neuchâtel). Quelqu'un, dans le cercle de vos connaissances, ressemble-t-il à la cousine Auriélie Dargent? Ne lui donnez pas ce livre, tant il narre d'inventions scélérates, propres à troubler la quiétude des honnêtes gens: un aéroplane qui flambe, une trappe à renards où une fillette tombe et se casse un bras, la même enfant tondue ras par une amie bien intentionnée... Mais, pour peu que vous soyiez père, oncle ou tuteur, frère aîné ou simplement ami de l'enfance, hâtez-vous de tendre la main vers ce volume. Il est de « chez nous » par chaque description du pays, par le langage des acteurs, par la mise en scène — la vie d'être autour d'un de ces « châteaux » campagnards, que les propriétaires, des citadins, habitent pendant quelques semaines. Ces fermiers et ces châtelains, cette cuiniére de bonne maison, ce groupe d'école du dimanche, nous les reconnaîsons avec joie sous leurs noms de fantaisie.

C'est là un bon livre, que je recommande en songeant aux plaisirs variés qu'il va procurer à tous ses lecteurs. — N. S.

Actualité. — Une servante remet à sa maîtresse le mémoire de ses achats pendant le mois écoulé. Comment, dit la maîtresse, en ouvrant de grands yeux, il y a pour trente francs de lait!...

— C'est vrai, madame, mais il n'y a rien qui monte comme le lait.

Dictionnaire pour sourire. — *Amour*. Jeu de dames qui, en vieillissant, devient un jeu d'échecs.

Confident. Petit tonneau des Danaïdes.

Femme nerveuse. — Machine à vapeurs.

Pierre. Caillou du rein.

Propriétaire Pingre en bâtiment.

Théâtre. — Voici les spectacles de la semaine : Demain, dimanche, en matinée, *Papa*, comédie en 3 actes de de Flers et de Caillavet Soirée : *Le Tribun*, pièce en 3 actes de P. Bourget, suivi de *Le Commissaire est bon enfant*, comédie en un acte de G. Courteline.

On ne peut désirer deux spectacles plus alléchants. Mardi, 28 novembre, *Le Roi s'amuse*, pièce en 5 actes de V. Hugo, qui eut grand succès jeudi.

Jeudi, 30 novembre et vendredi 1^{er} décembre : *Le Voleur*, comédie en 3 actes de Henri Bernstein, une primeur pour Lausanne.

* * *

Kursaal. — Dès hier, vendredi, et pour six jours seulement, représentation de l'œuvre si charmante de Hirchmann, « *Les Hirondelles* » (Die Schwäbchen).

Cette opérette célèbre fut jouée très longtemps à Berlin au Central-Theater et à Paris au Théâtre de la Gaîté. La musique est délicieuse.

La pièce est excessivement amusante.

Dimanche 26, une seule matinée avec cette nouveauté.

* * *

Lumen. — Nous avons eu, mercredi, au Lumen, devant une salle archi comble, une représentation de *Mignon*, par la troupe d'opéra du Grand Théâtre de Genève. Le succès fut énorme, plus grand encore que celui de *Lakmé*.

Les autres soirs, le public est fort nombreux aussi au Lumen.

Jeudi, le Lumen a inauguré une série de « Jeudis populaires » qu'il s'est décidément d'organiser à la demande de nombreuses sociétés et associations. Les prix d'entrée sont très réduits.

Draps de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linge pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygaz**, fabricant à **Bleienbach**.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO